Royer-Collard

SÉANCE PUBLIQUE

DE

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE PARIS,

du 7 Novembre 1853.

PARIS.—RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue Monsieur-le-Prince, 31.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. LE PROFESSEUR BOUCHARDAT,

DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, DU 7 NOVEMBRE 1853.

Messieurs,

Le jour où la Faculté reprend ses travaux est celui qu'elle choisit pour décerner ses couronnes.

Dans ces réunions solennelles des maîtres et des élèves, chaque professeur vient tour à tour aborder les questions les plus élevées et qui caractérisent l'enseignement dont il est chargé; mais ce devoir est dominé par un autre, celui de rendre un pieux hommage aux collègues que la mort a enlevés. On fait revivre ainsi, pour les amis, des mémoires chéries; on apprend aux élèves à vénérer ceux qui ont dirigé leurs pas dans la carrière de la science, et on leur montre de nobles exemples à imiter.

Depuis peu d'années, tant d'hommes éminents ont disparu de cette enceinte, frappés au midi de leur carrière, à l'apogée de leur talent, que les tributs que nous avons à payer sont bien grands! Royer-Collard, Richard, Orfila, nous ont été si soudainement et si fatalement enlevés, que nous ne pouvons nous habituer à ne plus les rencontrer au milieu de nous, que nos yeux se portent encore involontairement sur les fauteuils où ils siégeaient.

Dans l'assemblée de 1854, un interprète éloquent vous dira ce

que la science, ce que la Faculté, doivent à Orfila; j'ai été chargé par mes collègues de rendre un dernier hommage à Royer-Collard et à Richard.

Mon titre de nouveau venu dans la compagnie eût pu me faire décliner cet honneur, qu'instinctivement on redoute; mais mes collègues ont pensé qu'occupant la chaire qu'Hippolyte Royer-Collard a occupée, je pourrais plus facilement vous entretenir des grandes idées qu'il avait fait pénétrer dans son enseignement.

Quant à Richard, j'ai été son élève, son agrégé, son ami, et c'est un mouvement du cœur que vous comprendrez sans peine, qui m'a fait désirer de vous parler de lui dans cette occasion solennelle.

Hippolyte ROYER-COLLARD est mort à Paris, le 11 décembre 1850, âgé de quarante-huit ans; il était professeur d'hygiène à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, du Conseil de salubrité, du Comité consultatif d'hygiène publique, officier de la Légion d'Honneur. Il fut emporté par une longue et douloureuse maladie dans la force de l'âge et du talent.

Avant de vous faire connaître le professeur et le membre de l'Académie, permettez-moi de vous rappeler le souvenir de ses premières années, et d'insister, dès le début, sur un contraste qui domine toute la carrière d'Hippolyte Royer-Collard.

La nature lui donna avec une rare prodigalité tout ce que le monde envie, tout ce qui peut rendre la vie heureuse et facile, et ce furent précisément ces dons qui contribuèrent le plus à le détourner de la route qui devait le conduire anx découvertes utiles qui restent après nous. Son esprit étincelant de verve faisait les délices de l'intimité; comment trouver le recueillement quand on est partout recherché, aimé!

Royer-Collard portait un nom illustre entre tous. Son oncle, aussi célèbre par ses hautes connaissances philosophiques, par sa noble éloquence, que respecté pour l'élévation de son caractère,

était vénéré de la France entière; son père était un des membres les plus distingués de l'Académie de médecine, un des professeurs les plus connus de la Faculté.

A ces avantages du sang, Hippolyte Royer-Collard joignait une merveilleuse intelligence, qui lui aplanissait toutes les difficultés des premières études; aussi rien ne manqua à son début, succès universitaires, couronnes académiques, prix obtenus aux concours des hôpitaux et de la Faculté de médecine.

Quel commencement admirable avec un pareil nom! Nous arrivons à une première et cruelle épreuve. Il était encore étudiant en médecine, et n'avait que vingt-trois ans, lorsque la mort vint le frapper dans ce qu'il avait de plus cher. La perte prématurée de son père, en brisant son cœur, le laissa inopinément aux prises avec les nécessités de la vie.

Les ressources infinies de son esprit ne lui firent pas défaut; mais, dès le commencement de sa carrière, à l'époque où il importe tant d'avoir un but et de le poursuivre, il fut obligé de diviser ses forces. Il coopéra en même temps à la rédaction de la *Nouvelle Bibliothèque médicale*, du *Bulletin de la Société anatomique*, du *Journal de médecine vétérinaire et comparée*, d'un grand nombre de publications scientifiques, de revues politiques et littéraires.

Ses études médicales n'étaient point pour cela délaissées; il les poursuivait avec une incroyable ardeur, sous le patronage du chirurgien illustre de l'Hôtel-Dieu, qui était alors dans tout l'éclat de son talent, de sa puissance... Dupuytren fut le président de sa thèse, œuvre très-remarquable, et voici, d'après un témoin oculaire (1), l'incident qui couronna cet acte probatoire (2).

---

(1) Amédée Latour, *l'Union médicale*, t. 4, nº 152.

(2) La thèse de Royer-Collard est intitulée : *Essai d'un système général de zoonomie, ou Considérations générales sur l'anatomie, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique*, soutenue le 25 août 1828.

On remarque, dans cet ouvrage, un grand talent de généralisation, et on y

C'était dans ce grand amphithéâtre, et cette vaste enceinte était remplie comme aujourd'hui. Après l'argumentation, Dupuytren prit la parole; le célèbre professeur, d'ordinaire si réservé, si sobre d'éloges, s'exprima ainsi :

« La Faculté est fière de vous, dit Dupuytren; elle voit en vous le digne héritier d'un nom célèbre dans la science, dans la philosophie, dans l'éloquence. La Faculté espère en vous, Monsieur, et depuis Bichat, elle n'a pas connu d'élève qui lui ait donné une satisfaction plus vive et de plus grandes espérances. »

Le chroniqueur ajoute que la jeune assistance applaudit à ce magnifique éloge, sorti d'une telle bouche, et que personne ne le trouva empreint d'exagération.

Les débuts de Royer-Collard justifièrent ces espérances. A peine âgé de vingt-cinq ans, il fut nommé, au concours, agrégé de la Faculté. Il était enfin arrivé à cette époque où, plein de confiance, il va concentrer toutes ses forces dans une direction scientifique; mais il faut compter avec les événements imprévus. La révolution de Juillet éclate : parmi les hommes nouveaux qui arrivent au pouvoir, se trouvent des amis de Royer-Collard, et ils appellent aussitôt à eux cette intelligence d'élite.

L'élève de Dupuytren, l'agrégé de la Faculté de médecine, devient chef de division au ministère de l'instruction publique. Transporté dans cette région nouvelle, il n'abandonne pas pour cela la science, il en suit tous les progrès avec une curieuse activité; mais, entraîné par des occupations administratives les plus variées, il ne

---

admire une variété de connaissances des plus heureuses; on y trouve un nouvel arrangement des faits généraux qui constituent ce qu'on appelle les lois de la vie dans l'homme sain et dans l'homme malade. Les chapitres où il traite de la nécessité d'une méthode analytique dans l'étude des sciences en général, et dans la zoonomie en particulier, et ceux où il envisage les parties physiques et philosophiques de la zoonomie, sont fortement pensés.

peut entrer dans la voie des recherches auxquelles il était si bien préparé par ses fortes études.

Vous le voyez, Messieurs, c'est pour avoir été favorisé par le sort, c'est pour être arrivé trop tôt à ces hautes fonctions, qu'Hippolyte Royer-Collard se détourna des routes où le maître lui avait prédit de si grandes destinées.

Je ne le suivrai qu'un moment avec vous dans sa carrière nouvelle. Il s'y appliqua avec cette ardeur que vous avez admirée; c'est là qu'il put développer ce sens droit et élevé, ce jugement aussi sûr que prompt, cette facilité d'expression vive et pénétrante, qui formait le caractère original de son talent.

Les hommes de science se feront difficilement une idée de l'activité qu'il dépensa pour préparer ces réformes administratives qui sont des nécessités des gouvernements qui commencent.

Deux qualités se révélèrent en lui dans cette position nouvelle : la première, c'est une bienveillance à toute épreuve; la seconde, c'est un sens pratique des plus remarquables.

Tous ceux qui eurent besoin de sa juste intervention, de son appui chaleureux, le trouvèrent en toute occasion heureux de rendre des services; il l'était surtout quand il y avait de nobles infortunes à soulager. Il ne fallait pas chercher longtemps pour rencontrer des veuves, des mères, des enfants d'hommes qui avaient illustré notre pays, dans un dénûment extrême, et il ne faut pas ouvrir bien des pages de notre histoire pour trouver des exemples d'hommes éminents dans les sciences, dans les lettres, en proie aux plus pressants besoins : c'est dans ces occasions où l'on a pu admirer la délicatesse de ce cœur généreux.

L'habitude des pratiques administratives, le coup d'œil rapide et sûr d'Hippolyte Royer-Collard, rendirent bien des fois sa présence infiniment utile dans les corps savants auxquels il appartint plus tard. C'est ainsi qu'à l'Académie de médecine, au Comité consultatif d'hygiène publique, il prit une grande part aux discussions qui précé-

dèrent ces deux grandes mesures de l'établissement des médecins sanitaires, et des conseils d'hygiène publique et de salubrité.

L'influence que sa belle position au ministère lui assurait ne put suffire à un homme qui avait pour la science une passion si vive; une occasion se présenta bientôt de rentrer dans cette carrière dont les événements l'avaient détourné pendant les plus belles années de sa vie.

La mort de Desgenettes laissa vacante daus la Faculté la place de professeur d'hygiène. Le chef de division, qui, aux yeux du monde, paraissait bien éloigné de ces études actuelles et si variées qui sont nécessaires pour entrer en lice avec des compétiteurs nombreux, renommés par leurs talents, éprouvés par des luttes antérieures, ne craignit pas de prendre part à ce concours mémorable, et le succès couronna ses efforts... Bientôt après l'Académie de médecine l'appela dans son sein.

Le voilà donc enfin rentré dans cette carrière vers laquelle l'appelaient toutes ses aspirations. Avant d'exposer son caractère scientifique, j'ai besoin de répondre à deux questions qui se rattachent involontairement, dans l'esprit d'un grand nombre, à la mémoire d'Hippolyte Royer-Collard. Pourquoi n'a-t-il composé aucun ouvrage qui soit un titre durable pour la postérité? Pourquoi se laissa-t-il entraîner par ce tourbillon du monde qui est si peu compatible avec les solides études? A cette dernière interpellation, je dirai : Le savant, aux résolutions les plus fortes, ne peut se soustraire, comme il le veut, à ses habitudes, à sa nature, à son passé; on est involontairement emporté dans la sphère où l'on est jeté, et puis il est de ces hommes privilégiés qui peuvent trouver le recueillement au milieu du tumulte; les intimes de Royer-Collard savent que ce fut bien souvent au milieu d'un cercle brillant et animé qu'il écrivait quelques pages remarquables, et qu'il préparait ces belles leçons qui ont fait pendant trop peu de temps le charme des auditeurs de la Faculté de médecine.

Avant d'accuser Hippolyte Royer-Collard de n'avoir pas mieux

employé pour la postérité les dons si rares dont la Providence l'avait comblé, il ne faut pas oublier que, chargé inopinément pour ainsi dire d'un enseignement nouveau, aussi vaste, aussi complexe, il a dû se livrer à une suite d'études dont on se fait difficilement une idée quand on n'a pas réfléchi à l'ensemble de connaissances qui se rattachent à l'enseignement de l'hygiène.

Quelques années venaient à peine de s'écouler, depuis sa nomination, quand il fut frappé par cette cruelle maladie qui l'a si lentement conduit au tombeau.

Voici les titres des principaux ouvrages de Royer-Collard, où vont nous apparaître avec netteté les tendances de cet esprit si distingué :

1° *Des tempéraments considérés dans leurs rapports avec la santé.*

2° *Organoplastie hygiénique, ou essai d'hygiène comparée sur les moyens de modifier les formes vivantes par le régime.*

3° *Considérations physiologiques sur la vie et sur l'âme.*

Ces trois ouvrages importants, sur lesquels nous allons revenir, sont imprimés dans les tomes 10 et 14 des *Mémoires de l'Académie de médecine.* A l'époque de leur lecture devant cette compagnie, ils excitèrent le plus vif intérêt (1).

---

(1) Outre les trois mémoires que je viens de citer, voici l'indication sommaire des travaux de Royer-Collard, qui sont consignés dans les recueils publiés par l'Académie de médecine :

Discussion sur le mémoire de M. Hamon, sur l'*Hygiène vétérinaire* (*Bulletin de l'Académie*, t. 7, p. 651).

Note sur la *Nécessité de réprimer le charlatanisme en médecine* (même recueil, même tome, p. 829).

Discussion sur un mémoire de M. Gerdy, sur la *Sensation du tact* (même recueil, même année, p. 921).

Discussion sur l'*Emphysème pulmonaire* (même recueil, t. 8, p. 709).

Éloge de Bichat (même recueil, même tome, p. 1178).

Discussion *Sur le vitalisme* (même recueil, t. 9, pl. 1074).

Rapport sur un mémoire de M. Baillarger, sur l'*Hérédité de la folie* (même recueil, t. 12, p. 760).

Dans les années 1843 et 1845, Hippolyte Royer-Collard prononça les discours de rentrée de la Faculté de médecine. Dans le dernier, il paya une dette du cœur en retraçant les travaux de Breschet; dans le premier, il exposa avec une élévation de vue des plus remarquables les services que les sciences physiques et chimiques avaient rendus ou étaient appelées à rendre à la médecine.

La pensée dominante de Royer-Collard, que l'on retrouve partout dans ses mémoires, dans ses discours, dans ses leçons, consiste à bien préciser et à indiquer largement le rôle des sciences physiques et naturelles appliquées à éclairer les phénomènes les plus importants de la santé et de la maladie.

Son esprit, plein de rectitude, tient la balance avec fermeté entre ceux qui disent que l'invasion des sciences physiques dans la médecine ne saurait amener que confusion et que ruine, et les téméraires qui assurent qu'une ère nouvelle commence, que plus on

---

Rapport sur un mémoire de M. le Dr J.-N. Loir, membre de la Société de médecine et de chirurgie de Paris, intitulé : *Sur les conditions physiologiques et pathologiques des nouveau-nés, pour démontrer la nécessité de la constatation des naissances à domicile.*

Ce rapport, lu à l'Académie le 15 avril 1850, et discuté le 15 juillet de la même année, à l'époque où la santé d'Hippolyte Royer-Collard était si profondément altérée, est remarquable par l'utilité du sujet et par la variété et la netteté des vues qu'on y trouve exposées. Par une douloureuse fatalité, les trois membres qui composaient cette commission, Guersant, Baudelocque, Royer-Collard, ont cessé de vivre. Dans ce rapport, Royer-Collard insiste avec une grande vivacité sur le mérite des recherches persévérantes de M. Loir, sur le service qu'il a rendu en démontrant, par de laborieuses investigations, la gravité des dangers qui menacent les enfants, par suite de l'obligation que le Code civil impose aux parents de porter les nouveau-nés à la mairie, pour y faire inscrire l'acte de naissance sur les registres de l'état civil.

On ne saurait trop approuver les vues de M. Loir, dit Royer-Collard. Vous trouverez juste, dit-il, que j'élève la voix, avec quelque énergie, en faveur des enfants des malheureux, et contre ceux qui les oublient, car vous savez que l'hygiène ne peut faire un pas sans constater leur abandon et leur souffrance.

descendra profondément dans la connaissance des corps vivants, mieux on arrivera à comprendre la vie et à la saisir dans son principe.

Suivant les voies ouvertes par Bacon et par Descartes, il établit que l'analyse des phénomènes organiques est, entre les mains du médecin, le véritable instrument des découvertes, et qu'en définitive, ces phénomènes n'étant que des formes, des manières d'être de la substance vivante, il s'ensuit que l'analyse doit porter sur la substance elle-même et les éléments dont elle se compose.

Appliquant ces données, il démontre que l'anatomie, cette connaissance de l'homme matériel, se perfectionnant de plus en plus, est devenue le fondement nécessaire de toutes les études médicales; mais, après avoir reconnu dans l'organisation plusieurs appareils organiques distincts, des organes dans les appareils, des tissus dans les organes, l'anatomie dépose ses instruments, devenus inutiles, et cherche dans le domaine de la physique et de la chimie des moyens de décomposition ou d'analyse qu'elle applique aux tissus eux-mêmes.

Les sciences physiques et chimiques, ajoute H. Royer-Collard, ne sont pas seulement des sciences accessoires à la médecine, mais elles en sont inséparables au même titre que l'anatomie. Pour compléter sa pensée, il se hâte d'ajouter qu'aucune expérience, aucun raisonnement, ne feront jamais que les corps vivants ne soient pas différents des corps inertes. Le physiologiste qui étudie le corps humain le décompose par tous les moyens qui sont en son pouvoir, et pourtant il tient compte des formes organiques et de cette unité vivante qui est la cause ou l'occasion de certains phénomènes d'une nature particulière; la physiologie ne sera donc jamais de la chimie ou de la physique, mais les sciences seront pour elles un nouveau scalpel.

Il aurait pu ajouter, pour compléter sa pensée et pour tracer une limite très-nette entre les sciences physiques et la physiologie, que

les phénomènes qui se passent dans les corps vivants sont de deux ordres.

Dans les organes vivants, il s'opère incessamment des décompositions qui sont absolument de même nature que celles qui s'exécutent dans le laboratoire du chimiste, et, il faut bien le dire, ces décompositions continuelles et successives sont des phénomènes qu'il nous importe de bien connaître, car ils se rattachent de la manière la plus intime aux conditions de la santé, et dans bien des cas nous sommes maîtres, dans une certaine mesure, d'en changer, d'en modérer ou d'en activer la marche.

Mais, dans les organes des corps vivants, il s'opère aussi de mystérieuses transformations, qui sont complétement en dehors des lois de la chimie ordinaire.

Les organes vivants seuls peuvent produire ces molécules complexes qui forment la partie fondamentale des corps organisés.

Sans aucun doute, le chimiste peut employer la synthèse pour produire des molécules plus composées par la réunion de molécules plus simples; mais il est, dans cette direction, des limites qu'il ne franchit pas. Non-seulement jusqu'ici il n'a pu produire un organe, un tissu, mais il n'a pu donner naissance à de l'albumine par l'association de molécules moins complexes; il n'a pu même, en combinant des principes immédiats sans action sur la lumière polarisée, donner naissance à des combinaisons qui exercent de l'influence sur cet admirable agent.

Vous voyez, Messieurs, cette distinction dans toute sa netteté; il se passe dans les corps vivants des phénomènes qui sont exactement du même ordre que ceux que nous pouvons réaliser dans le laboratoire du chimiste. Pour ceux-là, nous ne pouvons refuser son concours, ce serait volontairement fermer les yeux à la lumière; mais reconnaissons aussi que par delà les forces chimiques il existe une merveilleuse puissance et qui seule peut donner naissance à ces produits complexes qui caractérisent l'organisation.

C'est dans le beau travail de H. Royer-Collard sur l'organoplastie hygiénique, qu'il faut chercher ces lumineuses tendances vers une physiologie nouvelle (1).

Développons un exemple que H. Royer-Collard choisit. Pour avoir une idée exacte des effets de l'alimentation, nous étudions chaque aliment, les substances qu'il contient, leurs combinaisons et réactions diverses, leurs transformations dans les différentes parties de l'appareil digestif; nous étudions leurs voies d'absorption, d'emmagasinement, leur assimilation dans les organes, les transformations qu'ils éprouvent dans les tissus les plus intimes, les matières qu'ils fournissent par leur destruction, et nous cherchons comment, par quelle voie, sous quelles formes, sont éliminés de l'organisme ces résidus de la vie.

H. Royer-Collard ne put, en quelque sorte, qu'indiquer la route qu'il se proposait de suivre (2). La maladie, chaque jour plus cruelle, laissa interrompues ces belles recherches, vers lesquelles il avait concentré toutes les forces de son intelligence.

---

(1) La physiologie descriptive, dit-il, a produit, entre les mains des anatomistes, à peu près tout ce qu'elle doit produire; elle peut faire encore des découvertes de détail, mais tout ce qui tient aux lois générales de la vie, il n'y faut plus songer; son temps est fait, elle est épuisée, elle est morte comme le cadavre qu'elle tourmente vainement avec son scalpel. Il nous faut à nous d'autres instruments et une physiologie qui descende dans l'intimité de ces tissus qu'on prenait autrefois pour des éléments. Nous savons, d'une manière certaine, que par tel ou tel moyen nous changeons l'état particulier des organes, et l'état général de l'organisme chez les végétaux, chez les animaux, chez l'homme; c'est le fait, mais ce fait, nous devons en avoir raison.

(2) Certes, disait-il en terminant ce mémoire sur l'organoplastie hygiénique, je n'ai pas la prétention de répondre à toutes ces questions. Je ne pourrais jamais savoir ce que sait notre science, malheureusement trop courte et trop imparfaite; mais encore dois-je tenter de recueillir, de rassembler toutes les notions qu'elle possède sur chaque sujet, et de les employer autant que possible à la solution du problème. J'aurai l'honneur de soumettre ultérieurement à l'Académie les recherches que j'ai faites dans cette direction.

On s'étonnera peut-être que le professeur d'hygiène se préoccupe surtout des grandes questions de physiologie ; mais écoutons-le un instant, et nous comprendrons cette prédilection, qui résulte pour lui de longues et solides méditations.

Une fois, dit-il dans son beau travail *Sur les tempéraments*, que l'hygiène a pris position sur ces hauteurs qui sont celles de la physiologie elle-même, un horizon nouveau ne se découvre-t-il pas à ses regards ? Ne voit-on pas la nécessité de resserrer de plus en plus ces deux sciences, de les maintenir sans cesse l'une et l'autre au même point de développement, de faire en sorte qu'animées sans cesse du même esprit, dirigées par une même influence, les conquêtes de l'une soient toujours pour l'autre un moyen de progrès et de perfectionnement. Telle est la seule condition qui permette à l'hygiène de devenir ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un art non point empirique et grossier, mais fondé sur une science positive et solide.

Pardonnez-moi ces citations, car c'est aussi mon drapeau ; je ne saurais proclamer avec trop d'insistance que l'hygiène, dans ses parties les plus belles, n'est que la physiologie appliquée (1).

Pour fonder cette hygiène nouvelle, il ne s'agit plus pour nous que de poursuivre cette tâche pleine d'intérêt, et de marcher constamment vers le but avec une vigoureuse opiniâtreté.

Ce but, demande H. Royer-Collard, jusqu'à quel point est-il pos-

(1) En terminant, il y a deux ans, mon dernier mémoire sur la glucosurie, je résumais ainsi le passé de ces recherches. Empruntant, disais-je, les secours de la physique et de la chimie, j'ai exécuté de nombreuses expériences sur les sucres et sur les ferments ; m'aidant de la collaboration de M. Sandras, j'ai consacré plusieurs années à étudier les phénomènes de la digestion. Tous ces travaux se lient, s'enchaînent, ont un but unitaire. On voit la chimie élucidant les problèmes les plus intéressants de la physiologie ; la chimie et la physiologie conduisant l'hygiène dans une direction positive, et enfin cette hygiène nouvelle dominant la thérapeutique d'une maladie jugée incurable avant ces recherches.

sible d'y parvenir ? Sans doute quand on porte ses regards au delà de l'étroite sphère où les générations s'agitent avec tant d'ardeur, quand on voit devant soi l'infini de la science, et cette terre promise de la vérité, qui recule toujours à mesure qu'on croit l'atteindre, il y a parfois des moments de doute ; mais, par une étude plus attentive, on s'aperçoit bientôt qu'à travers des efforts stériles ou rétrogades, la science n'en suit pas moins une marche constante.

Les hommes passent, se succèdent ; elle seule reste progressive, immortelle.

Je vous aurais fait connaître H. Royer-Collard d'une manière incomplète, si je ne vous entretenais de ses relations professorales et confraternelles... Éloigné quelque temps, par ses fonctions administratives, du mouvement scientifique, il fut d'abord accueilli à l'Académie de médecine par ses collègues, à la Faculté par les élèves, avec une certaine froideur ; mais, à mesure qu'on apprit à le mieux connaître, les préventions s'évanouirent et firent place à une vive affection. L'Académie lui en donna la preuve la plus éclatante en l'appelant, malgré la ruine de sa santé, à l'honneur de la présider.

Pour les élèves de la Faculté, il connut bientôt le moyen infaillible d'en être aimé : ce fut de les aimer eux-mêmes, ce fut de considérer ses fonctions comme un véritable sacerdoce.

« Placés auprès de vous, leur disait-il, pour vous servir de précepteurs dans votre carrière, nous n'ignorons pas quelle responsabilité est attachée à cette mission, aussi laborieuse qu'honorable ; nous n'y épargnons aucun effort, toujours empressés de vous assister de nos conseils. Nous cherchons aussi en toute circonstance à vous donner l'exemple de l'assiduité et du travail. » Ah ! Messieurs, il la donna de la façon la plus touchante, cette preuve de son amour pour ses fonctions de professeur. Déjà accablé par cette maladie cruelle, n'étant plus que l'ombre de lui-même, il se fit porter dans cet amphithéâtre ; là il fit ces leçons dernières, où l'on trouve l'empreinte de cet esprit si remarquable, et où l'on voit à

chaque instant l'homme supérieur qui sent sa fin prochaine. Il endura pendant dix-huit mois l'inexprimable angoisse de se voir, jeune encore, s'amoindrir chaque jour.

On ne peut se défendre d'un profond sentiment d'amertune quand la mort vient trancher une vie incomplète, quand elle brise une intelligence pleine d'espérance et d'avenir. Disons au moins, pour diminuer nos tristesses, que durant la lutte si lente et si douloureuse que H. Royer-Collard a eu à supporter, il a été soutenu par cette philosophie élevée qui est le grand héritage de sa famille. Dans le dernier mémoire qu'il a lu à l'Académie de médecine sur la vie et sur l'âme, il cherche à démontrer comment le principe de la vie du corps se distingue de son immatérielle, de son immortelle essence ; ce sont ces idées pures et consolantes qui ont maintenu sa douce sérénité jusqu'à son dernier soupir.

Ajoutons qu'on regrettera dans H. Royer-Collard un homme des plus désintéressés, un esprit plein de distinction, un cœur fermé à l'envie, ouvert à l'indulgence la plus vraie, aux plus sûres amitiés, aux sentiments les plus généreux ; terminons son éloge en disant que tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé.

Je viens de vous dire, il y a un instant, combien était poignante cette idée de la mort frappant un homme plein d'avenir ; eh bien, Messieurs, ces pensées sont plus déchirantes encore quand vous voyez tomber au milieu de vous un collègue dans toute la puissance de son talent.

Ces douleurs, nous les avons tous ressenties à la mort d'Achille RICHARD.

Né à Paris le 27 avril 1794, il mourut le 5 octobre 1852. Il était professeur d'histoire naturelle à la Faculté de médecine, membre de l'Institut (Académie des sciences), de l'Académie de médecine, de la Société centrale d'agriculture, officier de la Légion d'Honneur (1).

(1) Aide-démonstrateur de botanique à la Faculté de médecine de Paris, en 1817;

Achille Richard était né pour la belle carrière qu'il a si noblement parcourue; jamais il ne dévia de la route où il a laissé de si grands souvenirs.

Par tous les antécédents de sa famille, la botanique était son patrimoine. Son bisaïeul était le directeur et le fondateur du beau jardin de Trianon; son aïeul, de celui d'Auteuil; son père, Louis-Claude-Marie Richard, était ce naturaliste illustre qui, il y a quarante ans, par ses admirables recherches sur l'analyse du fruit et des autres organes des végétaux, contribua si puissamment à perfectionner la méthode naturelle, et dont les travaux créèrent une véritable école.

Il y a trente-deux ans, à pareille époque, Dupuytren prononça son éloge dans cette enceinte, en même temps que celui de Corvisart; la mort, comme aujourd'hui, frappait coup sur coup les professeurs les plus éminents de l'École de Paris.

Achille Richard, presque au sortir de l'enfance, puisa sous son père les principes d'une observation rigoureuse, qui formèrent plus tard le cachet de son talent; c'est là qu'il prit l'habitude d'exprimer ce qu'il voyait, aussi bien, aussi facilement, avec le pinceau qu'avec la plume.

Voici l'ordre que je me propose de suivre dans cette notice.

Je ferai en sorte de vous faire connaître et apprécier les nombreux ouvrages, les mémoires importants, auxquels notre collègue bien-aimé a consacré les quarante années de sa vie d'homme; puis je vous rappellerai ce qui de lui vit dans vos mémoires, dans vos

docteur en médecine en 1820; aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle de Paris, agrégé à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine; professeur d'histoire naturelle médicale à la Faculté de médecine de Paris, en 1831; membre de l'Institut de France (Académie des sciences, section de botanique) en 1834, de la Société centrale d'agriculture en 1850, de la Société philomatique, de la Société de biologie; examinateur à l'École de pharmacie, officier de la Légion d'Honneur, etc.

cœurs, mais qui s'effacerait avec nous, si son biographe ne s'efforçait d'en perpétuer le souvenir : c'est cet admirable talent qui lui a assuré dans l'enseignement une position hors ligne; ce sont ces vertus qui l'ont fait admirer, chérir de tous ceux qui ont vécu dans son intimité.

Claude Richard, soit par défiance de ses forces, soit par amour exagéré de cette perfection à laquelle l'homme peut si rarement prétendre, ne publia qu'une partie des travaux considérables qu'il exécuta ; ce sont des amis, des élèves, qui conservèrent à la postérité la plupart des recherches originales auxquelles ce botaniste, si passionné pour la science, consacra toute sa vie. Son fils Achille, au contraire, commença ses publications, encore sur les bancs de l'école, et les poursuivit sans relâche jusqu'à son dernier jour.

Il était encore étudiant, lorsqu'en 1819 il fit paraître la première édition de ses *Nouveaux éléments de botanique appliquée à la médecine.* Deux années avant, il avait lu un mémoire à la Société philomatique, où se trouvent développés les principes qui le dirigèrent dans la composition de cet ouvrage, et où il montre l'importance de la botanique pour notre profession.

« Quel est le médecin, dit-il, qui peut, sans quelque honte, prescrire chaque jour à des malades des plantes qu'il n'a jamais vues fraîches et dont il n'a point étudié les caractères? Pour savoir la botanique médicale, ajoute-t-il, il faut commencer par étudier les principes fondamentaux de la science, sans lesquels tout n'est qu'hésitation et tâtonnement. »

Ce sont ces principes qu'il expose dans son livre avec une lucidité des plus remarquables, mais il se hâte d'ajouter : Il ne suffit pas d'étudier ces principes fondamentaux dans les ouvrages, c'est dans le grand livre de la nature qu'il faut en vérifier la justesse. C'est là, dit-il à ses condisciples, que nous apprendrons à voir de nos propres yeux les admirables artifices employés par la nature pour modifier de cent mille manières différentes les divers organes

dont elle a doué les végétaux, et nous admirons l'harmonie qu'elle a su mettre dans toutes ses productions.

Cet ouvrage du jeune, du très-jeune botaniste, eut un succès des plus brillants. Sept éditions successives, tirées à grand nombre d'exemplaires, témoignent de l'influence que ce livre a exercée sur le mouvement des études. La première édition avait été écrite peut-être un peu trop rapidement; celle qu'il refit deux ans après était considérablement améliorée. Il changea alors son titre en celui de *Nouveaux éléments de botanique et de physiologie végétale* (1).

Je dois insister sur un point de la plus grande importance pour la mémoire scientifique d'Achille Richard.

Il a revu, corrigé, perfectionné avec un soin tout paternel, l'ouvrage de ses premières années. C'est là que ce savant modeste a souvent consigné des observations originales, auxquelles il n'a donné aucune autre publicité. C'est surtout les parties qui se rapportent à l'anatomie microscopique des tissus, qui ont été successivement augmentées dans les éditions nouvelles, par des recherches auxquelles il s'est toujours livré avec un zèle extrême.

Ces parties originales, et vraiment scientifiques, de l'ouvrage, avaient pris un tel développement, que pour rendre son livre plus à la portée des élèves, il fit paraître en 1851 un volume in-12, sous le nom de *Précis de botanique*, qui peut être regardé comme la huitième édition de ses *Éléments de botanique et de physiologie.*

Après avoir montré comment il fallait étudier les principes généraux de la science, Achille Richard aborda les applications de la botanique à la médecine.

Le 19 mars 1818, à peine âgé de vingt et un ans, il présenta à la Société de la Faculté de médecine un mémoire accompagné d'excellentes figures, où il établissait de la manière la plus nette l'ori-

(1) L'éditeur, appréciant l'importance de ces travaux, tripla de lui-même la somme convenue avec un auteur trop inexpérimenté pour s'apprécier ce qu'il valait.

gine des ipécacuanhas; ce travail fut imprimé en entier dans les mémoires que publiait cette compagnie. Le 16 mars 1820, après avoir enrichi son ouvrage de nombreuses observations, il fit paraître sa thèse inaugurale, intitulée *Histoire naturelle et médicale des différentes espèces d'ipécacuanhas.* C'est dans ce travail que désormais on ira chercher tout ce qui se rapporte à la botanique de ces précieux médicaments; ce mémoire peut servir de modèle de thèse d'histoire naturelle médicale.

Voici les circonstances qui donnèrent à cet ouvrage, à l'époque où il parut, un grand intérêt d'actualité. Les premières notions qu'on eut en Europe sur l'ipécacuanha étaient dues à C. Pison et Macgrave, et insérées dans leur ouvrage, intitulé *Historia naturalis Brasiliæ* (Amsterdam, 1648). Malgré ces notions, qui sont exactes, on méconnut depuis la plante qui fournissait l'ipécacuanha. On l'attribua successivement à plusieurs végétaux fort disparates, tels qu'à une prétendue espèce du genre *pâris*, à une autre du genre *lonicera*; on s'arrêta à un végétal du genre *viola*, du Brésil. Linné fils, ayant reçu de Mutis une plante du Pérou, sous le nom de *psychotria emetica*, voulut la reconnaître pour la vraie source de l'ipécacuanha. MM. de Humboldt et Bonpland adoptèrent ces données en 1817. Disons cependant que, bien avant cette dernière époque, Gomez, de Lisbonne, vérifia l'exactitude des données de Pison, et signala la méprise de Linné fils. Quoi qu'il en soit, on comprend sans peine qu'en France, avec l'autorité de MM. de Humboldt et Bonpland, l'incertitude ait pu devoir subsister, malgré un article publié par MM. Hecto et de Tussac, et une bonne notice de M. Mérat. Il fallait rendre toute cette confusion impossible pour l'avenir. La description de Pison n'était vraiment pas suffisante, puisqu'elle avait pu induire en erreur Linné fils. Achille Richard refit complétement les descriptions de toutes les plantes à ipécacuanha, en éclairant ses descriptions de tous les perfectionnements introduits par son père dans l'étude des organes, et en accompagnant le texte de figures descriptives irréprochables. Voilà com-

ment la science fait des progrès définitifs. Cette étude approfondie d'une des plantes les plus employées de la famille des rubiacées devait conduire Richard à un travail général, bien autrement important ; mais n'anticipons point sur l'exposition des recherches qui se rapportent aux monographies.

Après sa thèse sur les ipécacuanhas et quelques autres mémoires sur lesquels nous reviendrons, Achille Richard publia en 1823 son *Traité de botanique médicale* en deux volumes in-8° (1). Les botanistes de profession ont peu lu cet ouvrage, qui a eu un si légitime succès dans la littérature médicale, et ils ne lui ont pas rendu, comme livre original, la justice qu'il mérite et que la postérité lui réserve. Nous avions bien des traités de plantes usuelles, des dictionnaires des médicaments simples, où les végétaux employés en médecine étaient décrits; mais quelle confusion dans le choix des espèces, quelle confusion plus grande encore dans les descriptions! Lorsqu'on parcourt ces ouvrages, on est frappé en voyant les merveilleuses propriétés attribuées à plusieurs plantes dans le traitement des maladies les plus rebelles ; que d'herbes inertes auxquelles on donnait des vertus extraordinaires! Peut-on ne pas sourire lorsqu'on voit vanter avec une sorte d'enthousiasme l'efficacité des fleurs de bleuet dans le traitement des fièvres intermittentes, et les sommités de galiet comme un spécifique contre l'épilepsie? En comparant le *Traité de botanique médicale* d'Achille Richard avec les autres ouvrages analogues, on s'aperçoit des efforts heureux qu'il a faits pour le mettre en harmonie avec les progrès des autres sciences médicales. Ce qui constitue le mérite essentiel du *Traité de botanique médicale*, c'est la fidélité et l'élégance des descriptions des

(1) A la seconde édition, l'auteur ajouta à la botanique, qui, jusqu'à cette époque, était la seule branche des sciences naturelles dont la connaissance fût exigée des élèves en médecine, la zoologie et la minéralogie. Cet ouvrage eut alors pour titre *Traité d'histoire naturelle médicale*, 3 vol. in-8°; il eut quatre éditions sous ce titre.

espèces. On s'aperçoit, en étudiant ce livre dans tous ses détails, que c'est un analyste d'une grande école qui a tracé ces caractères, le pinceau ne ferait pas mieux; toutes les descriptions ont été rédigées d'après nature, toutes les plantes qui croissent en France ont été analysées sur des individus frais et vivants. Pour les plantes exotiques, l'analyse a été faite soit d'après les individus cultivés dans les jardins, soit d'après des échantillons secs qu'Achille Richard possédait dans son herbier. Vous le voyez, Messieurs, le *Traité de botanique médicale* est une œuvre originale de la plus grande valeur, qui, dans les siècles à venir, servira de point de départ à tous les auteurs qui voudront décrire les plantes employées en médecine (1).

Achille Richard prit une part tellement active à la rédaction de plusieurs dictionnaires médicaux ou scientifiques, que je ne pourrai pour ainsi dire que mentionner ces recueils sans vous faire connaître en détail les articles qu'il y consigna.

Dès ses jeunes années, on le choisit comme un des principaux collaborateurs du *Dictionnaire des sciences naturelles* qu'édita Déterville; il fut un des auteurs-nés du *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*. Mais c'est surtout dans les deux éditions du *Dictionnaire de médecine* où sa collaboration fut plus précieuse et plus active;

(1) La plupart de ces plantes étaient, il est vrai, connues des botanistes; mais les caractères qu'on trouvait dans les ouvrages généraux étaient insuffisants, ceux que donnaient les traités spéciaux étaient diffus et incorrects. En appliquant les admirables études de son père sur l'analyse des organes des plantes, Achille Richard nous a laissé des descriptions irréprochables des végétaux que la médecine emploie.

Le principe qui avait conduit Richard à n'admettre, dans son *Traité de botanique médicale,* que les végétaux véritablement utiles, l'inspira dans la rédaction de son formulaire, et quoique une des conditions de succès de ce genre d'ouvrage soit d'être encombré d'une foule de matériaux au moins inutiles, son livre eut cependant un tel succès qu'en peu d'années il parvint à sa 6e édition. Il faut un talent bien vrai pour faire prévaloir ce qui n'est que raisonnable.

tous les articles de botanique médicale de cet ouvrage, dont le succès fut si grand et si mérité, furent rédigés par lui. Il publia avec MM. Chevalier et Guillemin un ouvrage important, en 5 volumes in-8°, intitulé *Dictionnaire des drogues simples.*

Me voici arrivé à la partie la plus difficile, mais aussi la plus importante, de ma tâche : celle qui consiste à vous faire connaître les monographies et les flores qui ont occupé la plus grande partie de la vie d'Achille Richard.

Quelques mois à peine après avoir soutenu sa thèse à la Faculté de médecine, il lut à l'Académie des sciences une monographie accompagnée d'excellentes figures sur le genre *hydrocotyle.* Cette lecture fut suivie d'une autre, à un très-court intervalle, sur une monstruosité remarquable du genre *ophrys;* enfin il présenta à cette même compagnie un travail complet sur la famille des éléagnées, le 7 décembre 1823.

Ces mémoires offrent sans doute un très-grand intérêt, mais ils n'approchent point de ceux qu'il me reste à vous analyser.

Avant d'entrer largement dans la carrière de la science, Achille Richard avait une pieuse dette à acquitter. Son père, Louis-Claude, n'avait presque rien publié ; trouvant, comme je l'ai dit déjà, que malgré le soin et la perfection qu'il apportait dans tous ses travaux, il y restait toujours quelque chose à faire, et peut-être aussi ayant été blessé de quelques objections qu'on lui avait faites, il ne fit paraître que peu de monographies, qui suffirent pour montrer la profondeur et la sagacité de ses vues. Mais il laissa à son fils tous ses précieux manuscrits, tous ses herbiers, tous ses dessins analytiques, exécutés avec un talent inconnu jusqu'à lui dans la représentation des organes des plantes.

Parmi les travaux auxquels Claude Richard avait consacré le plus de veilles, arrivait au premier rang son grand mémoire sur la famille des conifères, dont il s'était constamment occupé pendant plus de dix années. Rien n'est plus touchant et plus modeste à la

fois que la manière dont Achille Richard rend compte de sa large coopération au magnifique ouvrage de son père (1).

Ce grand travail restera comme un modèle pour les auteurs de monographies, il contient une foule de faits nouveaux sur l'organisation si particulière, et si peu connue alors, de cette grande famille végétale, qui fournit tant de produits utiles à l'homme.

Le mémoire sur la famille des musacées, préparé par Claude Richard, achevé et publié par son fils, quoique moins important, est aussi remarquable à bien des titres; mais le temps me presse, et je ne puis m'y arrêter.

Laissons pour un moment l'ordre chronologique, pour arriver im-

(1) L.-C. Richard, botanices professoris in Facultate medicinæ parisiensi, regiæ scientiarum Academiæ socii,

Commentatio botanica
de coniferis et cycadeis.

Characteres genericos singulorum utriusque familiæ et figuris analyticis eximie ab auctore ipso ad naturam delineatis, ornatos complectens.

Opus posthumum
ab Achille Richard filio,

med. doctore, botanices in Academia parisiensi professore, perfectum et in lucem editum.

Stutgardiæ,
Sumptibus J.-G. Cottæ, 1826, vol. in-fol., 212 pages, 29 planches.

«Le travail que je publie aujourd'hui, dit-il, est le fruit de plusieurs années de recherches et d'analyses, faites avec la plus scrupuleuse attention par mon père. A sa mort, il n'avait pu le terminer; mais la partie la plus essentielle, c'est-à-dire l'analyse, les dessins et la description d'une ou plusieurs espèces de chacun des genres, était entièrement achevée. Quelques personnes m'avaient donné le conseil de publier ce travail dans cet état; mais j'ai cru, en le complétant, qu'il serait plus utile, et j'ai voulu par là saisir une nouvelle occasion de rendre un hommage public à la mémoire de mon père. Associé à ses travaux dans les dernières années de sa vie, possesseur des matériaux qu'il a réunis dans sa

médiatement à la monographie la plus considérable qu'Achille Richard ait publiée : c'est son *Mémoire sur la famille des rubiacées* (1). Cette famille est une des plus intéressantes du règne végétal pour le médecin ; rappelons qu'elle nous fournit les quinquinas, les ipécacuanhas, le café, la garance, etc., et l'on comprendra facilement le zèle avec lequel elle a été étudiée par les naturalistes médecins. Le groupement des genres dans la famille des rubiacées présentait des difficultés si grandes, que des botanistes des plus éminents y sont revenus à plusieurs reprises. Jussieu, dans son *Genera plantarum,* divise la famille des rubiacées en dix sections ; en 1820, dans le 6e volume des *Mémoires du Muséum,* il revient sur cette distribution, et il forme d'autres groupes d'après des considérations

laborieuse carrière, quel plus digne usage puis-je en faire que de les employer à l'achèvement de ceux de ses travaux qu'il n'eut pas le temps de publier lui-même.»

Voici avec quelle admirable modestie A. Richard rend compte de la grande part qu'il prit à la rédaction de l'ouvrage qui doit le plus contribuer à immortaliser le nom de son père.

«Loin de moi, dit-il, la prétention de croire qu'il ne soit facile de reconnaître, dans ce travail, la partie traitée par mon père de celle que j'y ai ajoutée pour la compléter ; néanmoins j'aurai soin d'indiquer exactement l'un et l'autre, afin qu'on n'attribue qu'à moi les erreurs qui pourraient m'être échappées dans ce que j'y ai fait.» Sur les quatre parties dont se compose ce mémoire, la seconde seule a été faite par C. Richard ; Achille Richard a rédigé les trois autres. Dans la première, après avoir donné une idée générale des plantes qui forment la famille des conifères et celle des cycadées, il a exposé les différents travaux dont ces deux groupes avaient été l'objet ; dans la troisième, il passe en revue chaque organe des conifères, et les modifications qu'il éprouve dans les différents genres ; enfin la dernière partie est consacrée à l'exposition des caractères généraux de la famille et de chaque genre en particulier.

(1) *Mémoire sur la famille des rubiacées*, contenant sa description générale et les caractères des genres qui la composent ; lu à l'Académie des sciences, dans sa séance du 7 juillet 1829 (imprimé dans le tome 5 des *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*).

nouvelles. De Candolle s'est aussi occupé, avec toute la supériorité de son génie, à deux reprises différentes, de l'établissement des genres et des tribus de cette famille. Enfin le professeur Kunth, dans le 5e volume de son *Nova genera et species Americæ æquinoxialis*, a singulièrement amélioré la classification des rubiacées. Malgré ces travaux considérables, la monographie d'Achille Richard restera comme une œuvre des plus distinguées; elle est surtout remarquable par de longues et fortes études, par ces détails d'analyse si parfaits qui distinguent tous ses ouvrages. On y trouve des considérations philosophiques du plus grand intérêt, mais que je ne puis développer ici, parce qu'ils rentrent dans le domaine de la science abstraite (1).

Me voici arrivé à la partie la plus caractéristique, et certainement la plus curieuse, de la vie scientifique d'Achille Richard.

(1) Plus les travaux de détail et d'ensemble se multiplient, et plus on est à même de reconnaître que la valeur des signes ou des caractères varie suivant chaque famille où on les observe. Richard montre que tel caractère qui, dans une famille donnée, a une grande importance, et peut être employé avec un grand avantage à la distribution des genres, est de peu ou de nulle valeur dans une autre famille. C'est ainsi qu'il prouve que le mode de déhiscence du fruit, la préfloraison, la position de la graine dressée ou renversée dans le péricarde, sont des caractères qui servent communément à distinguer non-seulement les genres d'une même famille, mais encore les familles elles-mêmes dans certains cas. Dans les rubiacées, au contraire, il a été amené à reconnaître que ces caractères n'ont qu'une très-faible importance, et que dans un même genre, on rencontre des espèces ayant des fruits différents par leur déhiscence, des graines tantôt dressées, tantôt pendantes, tantôt péritropiques, dans les genres les plus rapprochés par leur organisation.

La famille des rubiacées, telle qu'il la présente dans sa monographie, se compose de cent soixante genres, qu'il a répartis en onze tribus naturelles. Le caractère de chacun des genres se trouve appuyé sur un ou plusieurs dessins exécutés par lui, représentant les détails d'organisation qui servent à les faire mieux comprendre. Quelques-unes des espèces nouvelles, ou plus intéressantes, y sont également figurées.

Les hommes qui sont destinés à marquer leur place dans ce monde ont, dans la plupart des cas, une pensée dominante qui les pousse pour ainsi dire à leur insu dans une direction déterminée. Les événements peuvent les arrêter, les détourner de la route ; un instinct plus fort les y ramène fatalement.

Achille Richard avait à un degré suprême l'amour des choses nouvelles ; ses pensées le portaient incessamment vers des contrées inexplorées, où, à chaque pas, il pourrait découvrir des plantes inconnues. Il était né botaniste-voyageur.

Cette passion était dans sa nature, dans son sang ; il la tenait de son père, qui, dès l'âge de treize ans, n'aspirant qu'au bonheur d'aller dans les régions lointaines pour étudier les productions de

---

En étudiant l'ensemble des genres qui constituent cette famille, A. Richard a établi qu'ils forment, en quelque sorte, deux divisions premières, qu'on pourrait regarder comme deux sous-familles : l'une comprend les genres à loges monospermes, et l'autre les genres à loges polyspermes.

Quoique, en général, la structure du fruit ait servi principalement à établir ses tribus, cependant il a quelquefois combiné ce caractère avec celui que fournissent soit la structure du stigmate, soit même l'ensemble du port des différents genres.

Il traite des affinités des rubiacées avec les familles voisines, avec une grande supériorité de vues.

Le travail qu'Achille Richard a exécuté sur la famille des rubiacées l'a conduit à proclamer cette opinion, sur laquelle il revient souvent dans ses écrits, c'est que dans l'état actuel de la botanique, il lui semble qu'il y a plus de réductions à faire, dans le nombre des genres et des familles, qu'il n'y a lieu d'augmenter leur nombre.

«Trop souvent, dit-il, lorsqu'on s'occupe avec soin et suite de l'étude d'une famille, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'un grand nombre de genres ne sont fondés que sur des modifications tellement légères, que l'on peut, par des nuances presque insensibles, passer d'un genre à un autre.» C'est ainsi que dans ce mémoire des rubiacées, il a souvent réuni en un seul deux, trois et même jusqu'à cinq genres différents, établis seulement sur quelques espèces isolées. Il ne se contente pas d'opérer cette réunion sans des motifs importants, mais il

la nature, renonce à un brillant avenir, quitte la maison paternelle, pour se livrer à son goût pour la science, et saisit la première occasion qui lui fut offerte d'aller visiter dans tous ses détails une des contrées les plus curieuses, mais aussi, à cette époque, une des plus inhospitalières, la Guyane, où il séjourna six ans.

Bien des fois, dans sa vie, Achille Richard fut poursuivi par l'impérieuse pensée de parcourir des régions lointaines, pour y recueillir ces plantes nouvelles qu'il aimait tant à contempler et à décrire. Mais, dans ses jeunes années, il ne pouvait se séparer d'un père dont la santé était des plus chancelantes et dont il partageait tous les travaux; plus tard des devoirs sociaux, des liens plus doux, le retinrent comme malgré lui. Cependant, dans une occasion solennelle, la nature faillit l'emporter. Il rêve avec une insurmontable passion de visiter les régions encore inexplorées de l'Amérique cen-

---

l'a appuyée de preuves et d'une discussion approfondie des faits. Il lui eût été cependant très-facile de créer un grand nombre de genres nouveaux, à cause de l'immense quantité d'espèces qu'il a été à même d'observer dans les herbiers du muséum de Jussieu, de Desfontaines, Delessert, Cambessèdes, de Gay, et dans son propre herbier, si riche en plantes des Antilles et de la Guiane, récoltées par son père. A. Richard a préparé, modifié et étendu en quelque sorte le caractère des genres anciennement établis, afin d'y faire rentrer certaines espèces offrant une modification particulière; il s'est ainsi volontairement privé d'un moyen brillant de succès, auxquel les auteurs de monographie attachent en général une très-grande importance. «Nous avons pensé, dit-il, rendre un service plus grand à la science, en limitant mieux chacun des genres nombreux de cette famille, en traçant leurs caractères, de manière qu'ils conviennent à toute la masse des espèces.»

Vous le voyez, Messieurs, c'est toujours le même esprit s'oubliant pour la science.

«Si, dit-il avec une exquise modestie, qu'on retrouve dans tous ses écrits, si nous nous sommes quelquefois permis de ne pas admettre les idées des autres, nous ne l'avons fait qu'avec beaucoup de réserve, surtout avec bonne foi, et non dans cet esprit étroit et mesquin de substituer nos idées à celles de nos devanciers.»

trale, il fait silencieusement tous ses préparatifs. Le voyageur est à la veille du départ, tout est disposé pour une absence de deux années; mais, au dernier moment, sa résolution se brise devant les larmes d'une épouse, et la pensée de se séparer de ses trois jeunes enfants, qu'il aimait passionnément. Retenu enchaîné dans notre pays, son instinct des voyages subsiste et domine toute sa carrière. Il s'intéresse avec une inquiète curiosité à toutes les explorations scientifiques qui s'exécutent; il devient le protecteur, l'ami, et dans bien des occasions il aide puissamment de sa bourse, les intrépides voyageurs qui vont à la recherche des productions des lointains climats, et il se met avec une ardeur constante à décrire, à classer bien des trésors qui seraient encore enfouis, s'il ne s'était trouvé un homme avec la passion dominante des choses nouvelles et doué d'un rare talent pour les décrire.

Les flores qu'Achille Richard a publiées constituent, à n'en pas douter, les ouvrages qui contribueront le plus à immortaliser son nom; vous me pardonnerez de vous les faire connaître avec quelques détails.

Je commencerai par vous entretenir d'une œuvre qu'il n'a point achevée. Achille Richard s'est occupé pendant plusieurs années d'une flore des îles de France et de Bourbon; mais, n'ayant pas à sa disposition tous les matériaux qu'il désirait, il se contenta de publier une monographie sur les orchidées qui croissent naturellement dans ces îles. Parmi les genres nouveaux qu'il a décrits, il en dédia un, composé de trois espèces, à la mémoire de son ami, de son allié, Béclard, le professeur si distingué de cette École.

Pendant toute sa vie, il s'est occupé de cette famille des orchidées, qui nous donne le salep et la vanille, et qui est si remarquable par l'élégance des végétaux qu'elle renferme. En 1841, il a publié un fragment de ces études, intitulé *Monographie des orchidées*, de Nil Geberries.

C'est dans son mémoire sur les orchidées des îles de France et de

Bourbon qu'il expose comment un botaniste sédentaire peut penser à publier des flores.

On s'étonnera sans doute, dit-il, de voir un naturaliste qui n'est jamais sorti d'Europe entreprendre la flore d'un pays lointain qu'il n'a jamais visité.

Certes les conditions dans lesquelles il se trouve placé ne sont pas aussi favorables que pour le naturaliste-voyageur, qui décrit les plantes qu'il a vues fraîches et qu'il a observées lui-même dans leurs véritables localités; mais néanmoins aujourd'hui l'analyse botanique est parvenue à un tel point, qu'on peut, avec quelque habitude, reconnaître presque d'une manière aussi certaine la structure d'une plante desséchée.

Les longs voyages usent vite et font perdre l'habitude du travail de cabinet, indispensable pour établir les comparaisons.

Il est extrêmement rare de voir les botanistes qui ont voyagé publier eux-mêmes le fruit de leurs voyages, presque toujours ce travail a été fait par les botanistes sédentaires. Ainsi l'immortel Linné, qui n'a pas quitté l'Europe, a publié une *Flore de Ceylan;* la *Flora boreali americana* de Michaud a été publiée par Claude Richard, qui, d'un autre côté, n'a rien donné des fruits d'un voyage de huit années dans la Guyane et les Antilles.

Les plantes recueillies par MM. de Humboldt et Bonpland ont été décrites et publiées par Kunth, dans son *Nova genera et species plantarum Americæ equinoxialis.*

Nous allons voir que si Achille Richard n'a pas visité des contrées lointaines, il est peu de botanistes qui nous aient mieux fait connaître les plantes de régions plus importantes.

La première grande flore à laquelle il attacha son nom est celle de la *Sénégambie,* dont il a publié un volume in-folio, avec de magnifiques planches.

Vers le milieu du 18e siècle, un des plus grands botanistes du temps, Adanson, parcourut les diverses contrées de la Sénégambie; mais, par une fatalité attachée aux travaux de cet illustre natura-

liste, ceux qu'il avait rédigés sur la botanique du Sénégal restèrent inédits (1). Nos connaissances sur les végétaux de cette vaste contrée qui nous produit la gomme, le beurre de Galam, etc., étaient bien peu avancées, lorsque MM. Perrotet et Leprieur l'explorèrent avec le plus grand soin pendant cinq années. De retour en France dans le courant de 1829, M. Perrotet seul put y séjourner; il s'adjoignit alors Richard et Guillemin, et ils publièrent en commun cette belle flore de la Sénégambie, une des plus remarquables à tous les titres que la science possède. Elle n'a malheureusement pas été achevée, parce que cet ouvrage, si utile à notre pays, était trop dispendieux; et Richard et Guillemin ne sont plus!...

Après cette grande publication, Achille Richard fit paraître un essai d'une *flore de la Nouvelle-Zélande,* d'après des échantillons recueillis par A. Lesson et l'infortuné Dumont d'Urville. Il établit dans cet ouvrage les analogies remarquables que présente la flore

---

(1) Il faut en excepter la relation abrégée de son voyage, dans laquelle se trouvent quelques indications succinctes d'un très-petit nombre de plantes.

Après Adanson, la Sénégambie fut visitée de loin en loin par un petit nombre de voyageurs, dont aucun ne publia les plantes qu'il avait récoltées; les herbiers de quelques botanistes de Paris profitèrent de ces richesses.

Tel était l'état de nos connaissances sur la botanique du Sénégal, lorsque M. Perrotet et Leprieur explorèrent ce pays, de 1824 à 1829, avec la résolution bien arrêtée de classer des matériaux pour la flore de cette région.

De 1825 à 1829, M. Perrotet fut nommé directeur de la Sénégalaise, établissement de culture appartenant au gouvernement et à une compagnie commerciale, située dans le pays de Onolo, sur la rive gauche du fleuve, à quarante lieues de Saint-Louis. Un séjour de cinq années a suffi pour récolter à peu près la totalité des plantes indigènes de cette contrée intéressante.

En 1828, M. Leprieur partit pour Backel, poste situé dans le pays de Galam; il y fit de fréquentes excursions; mais les fièvres, si redoutables dans ces contrées, le forcèrent d'interrompre ses travaux.

De retour en France en 1829, MM. Leprieur et Perrotet se disposaient à publier la flore des contrées où ils avaient fait un aussi long séjour, lorsque Leprieur reçut l'ordre de reprendre la mer. M. Perrotet prit alors pour collabora-

des côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande avec celle de la Nouvelle-Zélande. Outre des plantes communes à ces deux pays, on y trouve des familles entières qui leur sont exclusives. Parmi les végétaux qui donnent une physionomie particulière à la Nouvelle-Zélande, on remarque plusieurs espèces qui sont communes au cap de Bonne-Espérance et à la Nouvelle-Hollande. C'est ainsi qu'il confirma l'analogie de végétation des extrémités australes des grands continents (1).

La plus importante des flores, par son étendue, par le nombre des espèces nouvelles, que publia A. Richard, est sans contredit celle d'Abyssinie. Ce pays, par l'extrême variété que présente son sol couvert de hautes montagnes, donne naissance à la végétation la plus riche et la plus intéressante; aussi c'est une des régions que A. Richard aurait désiré le plus vivement parcourir. Des souve-

---

teurs A. Richard et Guillemin; s'aidant des richesses contenues dans les herbiers de M. Delessert, Jussieu, Gay, ils publièrent un magnifique ouvrage sous le titre de: *Floræ Senegambiæ tentamen, seu Historia plantarum in diversis Senegambiæ regionibus a peregrinatoribus Perrotet et Leprieur delectarum auctoribus J.-A. Guillemin, S. Perrotet, et A. Richard. Parisiis*, 1830-1833; *Wurtz. In-fol., accedunt tabulæ.*

(1) Cet essai forme la division du *Voyage de découvertes de l'Astrolade, exécuté de* 1826 *à* 1829, *sous le commandement de J. Dumont d'Urville.*

(Botanique: A. Lesson et A. Richard; Tastu, 1822, 1 vol. in-8°, planches.)

Forster, un des compagnons de Cook, fut le premier qui, dans son *Prodrome*, décrivit les plantes de la nouvelle-Zélande; Menzies a publié les cryptogames. Dans son essai de la flore de la Nouvelle-Zélande, A. Richard décrivit 380 espèces. Indépendamment de plantes observées par lui-même, et provenant des récoltes faites par Dumont d'Urville et Lesson, A. Richard eut à sa disposition un grand nombre d'espèces types, recueillies par Forster lui-même, qui font partie des riches herbiers du Muséum.

Les récoltes des plantes, faites par M. Lesson, jointes à celles que l'infortuné capitaine Dumont d'Urville lui-même a rassemblées, qui toutes ont été décrites par Richard avec le plus grand soin, nous ont beaucoup mieux fait connaître qu'elle ne l'était auparavant la végétation de la Nouvelle-Zélande.

nirs touchants se rattachent à la publication de cette flore. A la fin de 1838, une commission scientifique, composée de M. Th. Lefebvre, lieutenant de vaisseau, et de deux docteurs de cette Faculté, Quartin-Dillon et Antonin Petit, se rendit en Abyssinie pour en parcourir les diverses provinces, en étudier le climat, les mœurs, et en recueillir toutes les productions; le Dr Richard Quartin-Dillon, l'élève, l'ami de A. Richard, était particulièrement chargé de la botanique. Il avait reçu de son maître tous les encouragements, toutes les instructions désirables; par une triste prescience, il avait fait avant son départ son testament, et lui avait légué toutes les richesses qu'il allait recueillir. Il se fixa avec Petit dans la province du Tigré, dont ils explorèrent toutes les circonscriptions avec une incroyable ardeur, ainsi que plusieurs autres contrées d'Abyssinie. Par un excès de zèle, que les amis des sciences et les médecins comprennent, notre jeune naturaliste vint chercher la mort dans l'insalubre vallée de Mareb, où il séjourna deux jours, malgré les avertissements des naturels du pays, pour y recueillir des plantes qu'il ne pouvait trouver que dans cette localité. Dillon y succomba le 22 octobre 1840. A. Petit s'occupa alors de botanique; il visita le royaume de Choa. Il touchait au terme de son voyage; le 3 juin 1843, pour se rendre à Gondar, il traversait le Nil à la nage, lorsqu'il fut entraîné au fond de l'eau et dévoré par un monstrueux crocodile. Ainsi une fin prématurée, loin de leur patrie, de leurs amis, devait être pour ces deux jeunes médecins la récompense d'une vie consacrée, avec un zèle, un désintéressement à toute épreuve, aux progrès des sciences naturelles.

Tous les matériaux réunis par ces deux martyrs de la science furent heureusement conservés et envoyés à A. Richard, suivant leurs volontés dernières; il se mit aussitôt à l'œuvre avec une incroyable ardeur. C'est, dit A. Richard dans la préface de ce grand ouvrage, pour accomplir un devoir pénible et en même temps doux à notre cœur que nous venons de consacrer plusieurs années à la rédaction de la *Flore d'Abyssinie*; nous n'avons pas voulu laisser à

un autre le soin de payer à nos jeunes confrères le tribut de reconnaissance que leur zèle pour la science et la fin déplorable qui en a été la suite leur ont si bien mérité.

Voici l'ordre que A. Richard a suivi dans cette importante publication (1). Il la divise en deux parties : la premiere, sous le titre de *Tentamen floræ Abyssinicæ*, est une énumération de toutes les plantes qui jusqu'à présent ont été observées dans toutes les provinces de l'Abyssinie ; dans la seconde, il donne une description complète des espèces nouvelles ou intéressantes. Cette description est accompagnée de 100 magnifiques planches. Pour le *Tentamen*, Richard a rédigé les phrases caractéristiques de toutes les espèces. Les plantes recueillies en Abyssinie par Dillon et Petit peuvent être évaluées à 1500 espèces ; sur ce nombre, on peut estimer que les trois quarts étaient nouvelles au moment où elles sont arrivées à Paris. On comprend alors quel intérêt d'originalité les botanistes trouveront dans la flore rédigée par A. Richard. Il est une circonstance et une date de cette importante publication sur lesquelles il est de mon devoir d'insister. C'est vers le milieu de juillet 1840 que A. Richard reçut le premier envoi de plantes abyssiniennes récoltées par Dillon. Dans le numéro de novembre 1840 des *Annales des sciences naturelles*, il publia les caractères de 23 espèces nouvelles, choisies au hasard dans cet envoi (2). Ce n'est qu'après cette

---

(1) *Voyage en Abyssinie*, exécuté pendant les années 1839, 1840, 1841, 1842 et 1843, exécuté par M. Th. Lefebvre, lieutenant de vaisseau ; A. Petit et Quartin-Dillon, docteurs en médecine, et Vignaud, dessinateur. Troisième partie, *Histoire naturelle*, *botanique*, par M. A. Richard ; chez Arthus Bertrand. La partie *botanique* comprend les tomes 4 et 5, grand in-8°, avec un magnifique atlas.

MM. Quartin-Dillon et Antonin Petit, trop confiants dans leur mémoire et dans ce long avenir qui leur était si naturel d'espérer, n'avaient consigné par écrit qu'un bien petit nombre d'observations.

(2) Cette végétation d'Abyssinie n'avait été l'objet d'aucune publication importante. Bruce, dans son 5ᵉ volume, a donné de bonnes figures et des

nouvelle publication que MM. Hochstetter et Steude mirent au jour la première série de plantes que Scbimper recueillit en Abyssinie pendant dix années de séjour. Ces deux savants botanistes ont reconnu, comme A. Richard, que la plupart de ces plantes étaient nouvelles, et ils leur ont donné des noms nouveaux, mais sans caractériser aucune des espèces qu'ils regardaient comme inédites. Il a dû arriver une chose que tout le monde prévoit, c'est que, travaillant de son côté les collections de Quartin-Dillon et Petit, A. Richard avait donné des noms à la plupart des espèces qui ont paru dans les séries de collections de Scbimper. Au moment où il commença l'impression de son *Tentamen floræ Abyssinicæ*, plusieurs botanistes français étaient d'avis de considérer les noms des botanistes de la Société d'Esselinguen comme non avenus, et à publier les plantes de Quartin-Dillon et Petit avec les noms que Richard leur avait imposés depuis longtemps, et sous lesquels elles étaient décrites dans son manuscrit. En effet, un nom seul donné à un être nouveau, quand il n'est pas accompagné d'un caractère ou d'une description, ne doit être compté pour rien dans la science, et c'est à celui qui caractérise le premier un être nouveau qu'appartient le droit de lui imposer un nom. Malgré ces excellentes raisons, A. Richard, dont la modestie égalait le talent, considéra plus les intérêts de la science que ceux de son amour-propre, et, pour ne point amener de confusion, il adopta les noms de Hochstetter et Steudel.

---

descriptioos très-incomplètes d'un petit oombre d'espèces qo'il avait observées. En 1816, Rob. Brown a poblié, à la suite du voyage de Salt en Abyssinie, uo simple catalogue de 146 espèces. Freseo, eo 1837, a décrit 70 espèces de plantes d'Abyssioie, recueillies par Rüppell.

C'est l'Abyssinie qui produit ces tæniafuges si intéressaots, parmi lesquels oous citerons le *cousso* et celte *cucumis abyssinica*, qui, d'après M. d'Abbadie, serait employée avec succès cootre la rage.

Quoi qu'il en soit, la *Flore d'Abyssinie* restera comme un des grands monuments scientifiques de notre temps.

La dernière flore que publia Richard est celle de l'île de Cuba: il en a décrit les plantes vasculaires; les cellulaires l'ont été par le Dr Camille Montagne, le premier cryptogamiste de notre temps (1).

L'île de Cuba, que sa grandeur, la richesse de ses cultures, l'étendue de son commerce, placent au premier rang parmi les grandes Antilles, avait été étudiée d'une manière très-incomplète sous le point de vue de la botanique (2). Le travail publié par A. Richard a été exécuté avec les matériaux recueillis par M. Ramon de la Sagra, pendant un séjour de neuf années.

A. Richard décrit avec soin, et aussi complétement que ce pouvait être nécessaire, toutes les espèces nouvelles dont cette flore se compose. Nous insistons encore sur cette grande qualité de n'avoir publié que des descriptions aussi complètes qu'exactes; car, plus on s'avance dans la science, plus on sent la nécessité des descriptions détaillées des espèces même les plus vulgaires. Ce sont des matériaux que le monograpbe ou le botaniste philosophe trouvent préparés à l'avance soit pour grouper ou coordonner d'une manière plus naturelle les espèces d'un genre ou les genres d'une famille, soit pour s'élever à des considérations générales sur l'organisation végétale envisagée d'une manière philosophique. Toutes les analyses des plantes ont été faites et dessinées par A. Richard avec une admirable exactitude (3).

(1) *Flore de l'île de Cuba*, plantes vasculaires (extrait de l'*Histoire physique, politique et naturelle de cette île*).

(2) Jacquin, après un court séjour, en décrivit quelques plantes. Humboldt et Bonpland ne firent, pour ainsi dire, que toucher à la Havane. Kunth, dans sa *Florule*, à la fin de son *Nova genera et species*, publia l'indication de 156 espèces. Puppiff fit connaître dans le *Linnea* quelques espèces de Cuba. On voit combien nos connaissances sur la *Flore* de cette belle Antille étaient incomplètes.

(3) Dans un ouvrage qui intéresse non-seulement les botanistes de profession,

Il est une remarque très-importante pour la gloire d'Achille Richard que je ne dois point passer sous silence. Un botaniste plus désireux de sa réputation que des progrès réels de la science, qui aurait eu à décrire et à nommer autant de plantes nouvelles, n'aurait pas manqué de multiplier les genres et les tribus ; mais ce n'est pas ainsi qu'il a procédé. Sans doute, pour arriver à la détermination exacte de ses espèces, il a été souvent appelé à en examiner un grand nombre d'autres appartenant à des localités différentes ; il a pu, en traçant le caractère de chacun des genres dont il a décrit les espèces, amener quelques changements dans la circonscription de ces genres et dans les caractères qui leur ont été assignés par les auteurs. Mais on ne saurait trop admirer combien il a été réservé dans l'établissement de genres nouveaux.

Voilà la véritable profession de foi du savant qui s'oublie pour la science.

Beaucoup de botanistes ont été trop exclusivement occupés de rechercher les différences qui existent entre toutes les productions végétales, afin de former des groupes ou des genres. Une marche contraire peut donner aujourd'hui de meilleurs résultats, celle, par exemple, qui consiste à rechercher par une analyse exacte et approfondie les analogies, les similitudes, qui existent entre des espèces analogues dont on a cru devoir former plusieurs groupes génériques. Cette recherche est peut-être plus conforme à l'esprit philosophique de la science ; elle amènerait certainement à des résultats intéressants qui pourraient exercer une grande influence sur les progrès futurs de la botanique.

---

mais tous ceux qui, bien qu'en partie étrangers aux détails de la science, désirent connaître les productions naturelles des colonies américaines, il n'a pas négligé tout ce qui devait faire mieux apprécier les espèces qu'il a décrites ; c'est ainsi qu'il a cité tous les noms vulgaires des espèces les plus généralement répandues, qu'il a décrit les propriétés, les usages, la culture même des espèces que leur importance commerciale recommande à l'attention des hommes éclairés.

A. Richard venait de mettre la dernière main à cet ouvrage quand il mourut; cette flore n'a pas même encore fini de paraître aujourd'hui. Mais, prévoyant sa fin prochaine, il s'était hâté d'en achever les dessins et les manuscrits.

Vous le voyez, Messieurs, c'est au milieu des travaux les plus importants que la mort a frappé notre collègue. Que de pensées fécondes ce coup funeste est venu briser! Avec la grande expérience que les recherches continuelles donnent, A. Richard ne voyait pas dans la botanique une science purement spéculative et sans application directe; il se plaisait surtout, dans ses dernières années, à y chercher les services qu'elle peut rendre aux autres sciences ou aux arts.

Outre la *Botanique médicale* et le *Traité d'agriculture*, qu'il fit paraître avec la collaboration de M. Payen (1), il s'occupait activement à réunir les matériaux pour composer un *Traité de botanique appliquée aux arts*, dans lequel il aurait fait connaître toutes les plantes employées dans l'industrie. Pensée admirable que nous verrions avec douleur s'évanouir avec l'homme qui l'a conçue, si nous n'avions l'espérance de la voir féconder par son jeune fils, si digne d'un si grand héritage.

Les ouvrages de A. Richard, dont j'ai cherché à vous faire apprécier l'importance, resteront pour faire connaître aux générations à venir le dévouement à la science de ce botaniste éminent; mais, dans quelques années, quand la marche du temps vous aura dispersés, jeunes élèves qui avez écouté avec tant de bonheur et d'enthousiasme ses admirables leçons, le souvenir de la grande place qu'il a occupée comme professeur s'affaiblira.

Je dois donc chercher à démêler les traits de ce talent si original,

(1) *Précis d'agriculture théorique et pratique*, à l'usage des écoles d'agriculture, des propriétaires et des fermiers; par MM. A. Payen et A. Richard. 2 volumes in-8°; chez L. Hachette, 1851.

si séduisant et si parfait. J'étais son agrégé lorsque j'ai suivi ses leçons ; j'ai pu ainsi mieux me rendre compte d'un succès qui ne s'est jamais démenti, qui n'a fait que croître avec les années, et qui était arrivé à la perfection quand la mort nous l'a ravi.

Dès ses jeunes années, A. Richard s'est voué à l'enseignement. Il n'était qu'étudiant et aide-démonstrateur de botanique, que ses cours attiraient déjà l'affluence ; professeur libre, agrégé, il est toujours resté sur la brèche jusqu'au jour où, en 1831, il fut nommé au concours professeur d'histoire naturelle médicale de cette Faculté ; sa place y était si bien marquée, que tous ses compétiteurs se retirèrent de la lice.

Depuis cette époque, malgré l'état chancelant de sa santé, il a progressivement, par des efforts continus, par un travail de tous les jours, élevé à une hauteur inconnue jusqu'à lui l'enseignement de l'histoire naturelle médicale.

On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer dans ce talent si suave, ou la profondeur ou la netteté des connaissances, ou la grâce infinie avec laquelle les vérités les plus abstraites étaient exposées ; on ne trouvait rien a ajouter, rien à retrancher, dans ses improvisations si attachantes : on ne pouvait qu'admirer.

Quand il touchait à des questions controversées, ses auditeurs étaient frappés de la fermeté avec laquelle il soutenait les opinions scientifiques qu'une étude consciencieuse des faits et un jugement des plus sûrs lui faisaient considérer comme fondées ; il défendait la vérité et combattait l'erreur avec une grande vivacité, sans se départir de cette modération qui lui était si naturelle.

Il savait avec un art exquis rattacher à l'étude de la botanique toutes les connaissances qui sont indispensables au médecin ; non-seulement, en exposant l'histoire des plantes, il insistait sur les végétaux qui fournissent des aliments, des médicaments ou des poisons, mais, en traitant de l'anatomie végétale, il y joignait, en captivant vivement l'intérêt de son auditoire, des notions d'anatomie et de physiologie générales remplies d'actualité.

Persoune ne savait mieux qu'Achille Richard exposer avec simplicité et lucidité les questions de botanique les plus complexes; les élèves les moins bien préparés ne perdaient pas une de ses paroles, qui étaient toutes empreintes de ce parfum de vérité, de ce cachet de la science la plus avancée. Il adoptait des méthodes plus faciles, plus saisissantes, que celles qui sont généralement suivies dans les ouvrages ou dans les cours, soit pour initier ses auditeurs à la structure des végétaux, soit pour leur faire connaître les divisions des grandes familles. Les figures les plus nombreuses, exposées à chaque instant avec un talent admirable, frappaient les imaginations les plus paresseuses.

Par des résumés parfaits qui terminaient chaque grande question, il fixait l'attention de ses auditeurs sur les parties capitales de son discours. Quand une leçon était chargée de détails techniques difficiles à dire sans fatiguer, il la coupait par ces citations pleines de charme, qui restent profondément gravées dans la mémoire de ceux qui l'ont suivi, comme un des souvenirs les plus agréables de leur vie.

Il fallait l'entendre, en exposant le système de Linné, nous faire assister à toutes les péripéties de la jeunesse de cet incomparable naturaliste, que ses parents ne jugeaient pas bon pour être savetier; tout l'auditoire écoutait avec un recueillement avide les paroles du gracieux, du spirituel orateur.

Vous qui avez suivi les leçons d'Achille Richard, vous répétez tous avec moi : Pour le fond, pour la forme, c'était un professeur accompli.

Je vous ai parlé du savant, du professeur; c'est de l'homme de bien qu'il me reste à vous entretenir.

Achille Richard appartenait à cette phalange peu nombreuse d'hommes privilégiés qui comprennent le but de la vie; partout où nous le suivrons, nous le trouverons toujours le même, faisant le bien partout, et se faisant chérir de tous ceux qui l'approchaient.

Dans la famille, pas de fils, pas d'époux, pas de père plus tendre, plus dévoué.

Dans les relations du monde, pas d'ami plus sûr, plus ingénieux dans sa bonté. Dès sa jeunesse, il fut l'ami des savants les plus illustres. Desfontaines, Jussieu, Brongniart, de Candolle, adoptèrent de cœur le fils de Claude Richard, et leurs fils, dignes héritiers de leurs noms, continuèrent cette douce fraternité. Ce qui a fait répéter à M. Decaisne ce mot d'un grand homme :

« Il y a quelque chose de sacré dans les longs attachements, et sans doute ils sont plus respectables encore quand le génie les accompagne. »

Vous qui fûtes les collègues de Richard, je n'ai pas besoin de vous dire combien elle était douce la confraternité de cette âme confiante et expansive; et vous, chers élèves, il n'est pas de maître que vous ayez plus tendrement aimé. Mais aussi comme il était heureux avec vous, comme il se plaisait à vous donner de sages conseils; quelle bienveillance infinie vous trouviez toujours en lui. Dans vos examens, ces jours où l'on ne sait plus rien, comme il vous rassurait, avec quelle ingénieuse bonté il vous faisait retrouver tous vos souvenirs, combien il était heureux quand vos réponses étaient excellentes. Ce qui augmentait votre joie d'être reçu par lui, c'est que vous saviez qu'il remplissait avec fermeté le pénible devoir d'ajourner ceux dont il n'avait pu rien obtenir.

Cherchons à résumer rapidement la vie d'Achille Richard.

Avec une santé très-souvent ébranlée, il a su se faire sur cette terre tout le bonheur qu'il était possible d'y trouver, et pour cela son secret a été bien simple : il a consisté à s'oublier pour les siens et pour ses amis, à aimer à rendre heureux ceux qui l'entouraient; à être bon, bienveillant pour tous; à faire son devoir en toute occasion, à aimer la vérité d'un amour constant et inaltérable, à travailler incessamment à sa recherche; à être dépouillé d'envie et d'orgueil; à être exempt, autant qu'on peut l'être, de toute ambition

étrangère à la science, se reposant ainsi tranquille dans un port abrité des orages.

Personne n'a supporté avec une plus admirable résignation les épreuves nombreuses que la Providence sème sur notre passage dans ce monde, comme pour nous apprendre à nous en détacher.

Ne croyez pas pour cela qu'il fût insensible. Pour connaître cette âme aimante, il a fallu, comme je l'ai fait, assister à toutes les angoisses qu'il a éprouvées, quand la maladie est venue atteindre sa fille ou ses petits-enfants! Comme alors il oubliait ses souffrances, pour ne penser qu'à celles des iens.

La perte prématurée d'une épouse adorable et adorée l'eût brisé sans retour, si la religion n'était venue soutenir son courage, en lui montrant que cette douloureuse séparation n'était que momentanée.

Toute la supériorité de A. Richard m'est apparue dans un moment suprême. Habitué à de fréquentes alternatives de maladies, il oubliait sa santé; cependant, se sentant affaiblir sans qu'il pût expliquer sa faiblesse, il voulut mieux connaître la cause d'un symptôme dont il s'était peu préoccupé, et il découvrit avec moi qu'il était atteint d'une maladie qui ne lui laissait aucune espérance. . .

J'ai été profondément attendri de la sérénité du philosophe et du chrétien, qui lui fit considérer sans amertume, et pour ainsi dire sans émotion, sa fin prochaine; lui dont la carrière était si belle et si digne d'envie, professeur illustre de cette Faculté, qu'il aimait tant, membre des premières sociétés savantes du monde, il s'oublie pour ne penser qu'aux siens, et, jetant sur cette heure fatale, qu'il voyait si peu éloignée, un regard plein de calme : « Je suis tranquille aujourd'hui, dit-il, sur l'avenir de mes enfants; je puis mourir quand il plaira à Dieu. » Ah! que ne lui a-t-il été accordé par la Providence de jouir plus longtemps de leurs succès; quelques années de plus, son fils Gustave, sa vivante image, qui formera le troisième anneau de cette glorieuse famille de botanistes, eût réalisé ses espérances. Combien il eût été heureux aujourd'hui de voir son fils aîné, le petit-fils d'Antoine Dubois, assis au milieu de nous, entrant plein

d'ardeur et plein d'avenir dans la carrière illustrée par son grand-père.

Quoiqu'il en soit, Messieurs, à sa dernière heure, il a pu dire:

J'ai bien rempli ma journée; toute ma vie a été consacrée ou à des choses utiles, ou à agrandir la sphère des connaissances humaines. J'ai fait tout le bien qu'il m'était donné de faire ici-bas, ma conscience est tranquille.

Je terminerai son éloge, en disant : Efforçons-nous de l'imiter.

Distribution des Prix.

1853

PRIX DE L'ÉCOLE PRATIQUE.

Grand Prix (Médaille d'Or).

M. MARCÉ (LOUIS-VICTOR), de Paris.

Premier Prix (Médaille d'Argent).

M. LEPLAT (ÉMILE-CLAUDE), de Dragey (Manche).

Second Prix (Médaille d'Argent).

M. PORCHAT (FRÉDÉRIC-JULES-ALBERT), de Lausanne (Suisse).

Mention honorable.

M. PARMENTIER, de Paris.

PRIX CORVISART.

Premier Prix (Médaille d'Or).

M. ÉPRON (GRATIEN), d'Anctoville (Manche).